Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MON HOMMAGE A MERET OPPENHEIM

TOI, SUR TON RADEAU, SI VIVANTE...

Huguette Junod, écrivaine et poète, rend hommage à Meret Oppenheim, disparue le 15 novembre dernier.

Une grande artiste nous a quittés, et j'ai presque envie d'accorder ce participe passé au féminin pluriel...

J'ai l'impression d'avoir perdu une sœur, que nous avons **toutes** perdu une sœur... Femme, Suissesse, elle a fréquenté les plus grands artistes de son époque (notamment les surréalistes), alors qu'elle n'avait pas vingt ans. Man Ray la trouvait si belle qu'il la prit maintes fois pour modèle, et, sous le regard du photographe, c'est un peu chacune d'entre nous qui tient la roue (de la chance ? ou gouvernail du bateau ivre ?) ou qui porte les ouïes d'un violon au milieu de son dos...

Doublement immortelle, en tant qu'inspiratrice d'un des plus grands génies du vingtième siècle, et en tant que créatrice, puisque portée au sommet de la gloire par son célèbre **Déjeuner en fourrure** (tasse, sous-tasse et cuillère recouverts de fourrure), en 1936 (elle avait 23 ans...) d'où elle n'est plus redescendue. On peut dire qu'elle avait autant d'humour (sa non moins célèbre **Gouvernante** — deux chaussures à talon rassemblées forment une sorte de poulet froid ! — en est une preuve), et des sources d'inspiration aussi diversifiées que Man Ray. Clous, mannequin, cailloux, ficelle, branche, vieilles chaussures, tout devient art entre ses mains. En cela, elle est l'égale de Man Ray, tout comme Camille Claudel serait l'égale de Rodin si elle n'avait pas été enfermée dans un asile au moment, où elle devenait aussi connue que lui...

J'ai eu l'occasion de voir son **Déjeuner en fourrure** à New York, puis à l'exposition de Bâle de l'été 1984 « Sculptures du XXe siècle » présentée dans le jardin botanique. L'émission « Tickets de première » d'automne 1984, présentant une Meret Oppenheim débordant de vitalité et de malice dans son atelier, avec sa tête inoubliable et ses cheveux de quelques millimètres, m'avait donné faim : c'était voir son exposition rétrospective à la Kunsthalle de Berne (la ville qu'elle habitait) ou mourir !

Non seulement je ne suis pas morte, mais j'ai eu l'impression de renaître. Il est des rencontres (place, ville, pays, exposition, spectacle) qui vous transforment. L'explosion d'imagination, d'humour, de tendresse aussi, d'absolue originalité (serait-ce une définition du génie ?), qui m'entourait, le sentiment que tout ce qui est cloison, barrière, opacité avait été brisé par la force d'un être étaient si fortes que j'ai sorti mon carnet et me suis mise à écrire... des poèmes. Il **fallait** que j'aille à sa rencontre, que je lui parle, à ma façon...

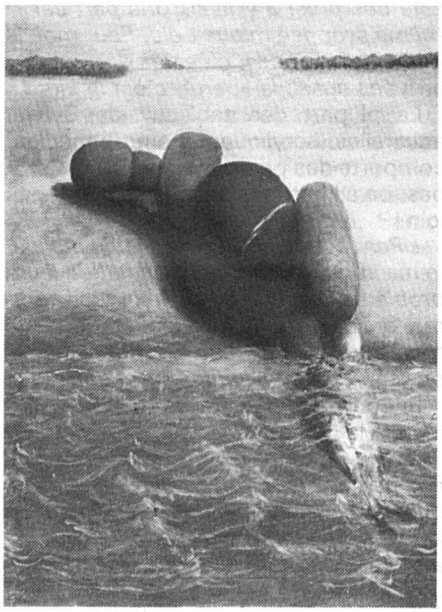
Masque violet
cerclé de rose
tu regardes
derrière nous
le noir. *(Ombre de mon amour)*

Demi-regard
larme de scie
le soleil a froid. *(Oktavia)*

Les nuages
sur le pont
ont-ils perdu le ciel ?
(Wolke auf Brücke)

A l'ombre de la rose blanche
un serpent
me dévore. *(Why-why)*

La table a marché
d'un pas d'oiseau
vers la baignoire.
(Tisch mit Vogelfüssen)



La femme
n'a pu choisir
entre l'eau
et la pierre. *(Steinfrau)*

Les fleurs masquées
ont accompli
la main. *(Maskierte Blume)*

Je t'ai envoyé ces poèmes, et tu les as aimés...

Enfin, ô Meret, je t'ai retrouvée cet été, lors de l'exposition dans le parc Lullin, à Genthod, où 32 artistes contemporains avaient joué avec la nature. Toi, sur ton radeau, si vivante...

Il nous reste ta fontaine où viennent nicher les oiseaux.

Merci.

Huguette JUNOD

LA PEINTURE DEVANT SOI

Quand elle a décidé de participer à un concours de peinture sur le thème de « la gare », Sylvie Mermod-Binet n'imaginait pas que son œuvre allait être primée. Pourtant, c'est ce qui arriva. Du coup, la voilà qui, pour la première fois de sa vie, « à son âge de grand-mère », expose ses tableaux en public. Nous avons pu les voir à la galerie SMA de Carouge, pendant le mois de janvier.

« Quand on m'a annoncé que j'avais gagné ce concours de peinture, je n'y croyais pas. Je n'avais même pas lu la liste des prix ! J'y avais pris part car le thème proposé m'avait plu. Pour moi, la gare, c'est la foule, c'est les départs, les arrivées aussi, la liberté, c'est la vie. »

La plupart des tableaux de Sylvie, aquarelles, acryliques et autres médias, comporte des personnages. S'il n'y en a pas, on a l'impression qu'ils ne sont pas loin !

« Pendant une bonne partie de ma vie, je me suis occupée des gens et de leurs problèmes, comme psychologue, comme animatrice de groupe, engagée à fond dans la résolution des crises, entre parents et adolescents, entre autres. »

Et comment passe-t-on de la psychologie à la peinture ?

« Cela fait cinq ans que je me consacre à la peinture à plein temps. J'ai dessiné depuis l'enfance mais c'est à travers un cours de peinture que j'ai senti que j'y attachais de plus en plus d'importance. J'ai choisi. »

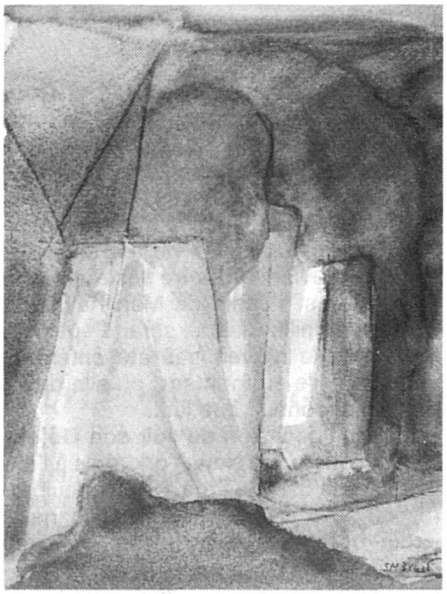
Toute l'expérience que Sylvie a des gens et de la vie lui a fait brûler les étapes. Et puis, à son âge on a appris à connaître le prix du temps et la limite de ses forces, on sait diriger ses efforts.

« J'ai eu souvent le sentiment d'être égoïste puisque je ne travaille plus avec et pour les autres. J'avais aussi horreur du terme « amateur ».

On se sent très vulnérable, on n'ose pas montrer ses tableaux, surtout pour une femme qui commence à mon âge. Maintenant, j'admets que je suis peintre et que je dois laisser partir mes tableaux comme des adultes qui affrontent le monde ! »

Des projets pour la suite ?

« J'ai beaucoup d'idées. Je ne peins pas d'après nature car je trouve que quand je l'ai fait, je suis restée très académique. Ma mémoire, que j'ai fait marcher à fond dans mon travail de psychologue où chaque détail importe, me



fournit mes sujets. J'ai aussi des sortes de visions. Elles s'imposaient parfois fortement dans mon travail de groupe. Je m'en sers pour la peinture. La musique a pour moi beaucoup d'importance. J'ai peint les « stabat mater » après avoir entendu une messe qui m'avait particulièrement émue. »

La vie, la vie toujours recommencée...

Odile Gordon-Lennox

A LIRE

DIFFICILE LIBERTE

Le temps d'apprendre à vivre*, c'est le temps difficile entre la dernière phase de l'adolescence et l'âge adulte. Le moment où on fait l'expérience de la liberté, mais aussi des difficultés qui surgissent quand on tente d'échapper aux contraintes qui accompagnent la liberté. Problèmes de toujours, mais qu'aggravent certaines circonstances actuelles : l'opposition plus aiguë entre les générations, l'accélération des changements sociaux, la tentation de la drogue, l'insécurité générale, mais aussi les facilités matérielles dont bénéficient certains jeunes.

Anne Bonhôte fait en quelque sorte l'inventaire de ces obstacles que rencontrent les jeunes d'aujourd'hui... dans un cadre genevois. Fabrice lâche, en dernière année, le collège où son père est professeur, prend un studio, subsiste en tâtant de divers métiers, vit ses premières expériences amoureuses avec des adolescentes aussi « paumées » que lui.

Si je n'avais peur d'être mal comprise, je situerais Anne Bonhôte dans la tradition très française des romanciers moralistes. Ce qui n'implique ni lourdeur ni moralisme au sens habituel du terme. Bien au contraire. Sa plume se fait légère et tendre pour décrire les comportements de ces adolescents à la recherche d'eux-mêmes et qui, espère-t-on, finissent par se trouver. A la suite du premier roman « Toi que voilà », Anne Bonhôte a été heureuse que de nombreux lecteurs aient pris contact avec elle. Ce pourrait bien être le cas encore, car son roman reflète les questions que se posent tant de familles aujourd'hui. — **(pbs)**

Le temps d'apprendre à vivre, par Anne Bonhôte, Editions « Pourquoi Pas », 1247 Anières-Genève.

COURRIER

VIVISECTION : LE COMBAT CONTINUE

En prévision de la votation du 1er décembre, votre journal de novembre a publié les points de vue des partisans et des opposants à l'initiative Weber. Ces derniers osent parler de la thalidomide **pour leur défense,** en évoquant l'insuffisance des expériences. Ceci est d'un cynisme révoltant quand on sait que la thalidomide a été expérimentée **pendant des années sur des milliers d'animaux.**

Au tribunal, les scientifiques ont déclaré pour la défense des producteurs de la thalidomide : « Nous devons reconnaître que même les essais les plus rigoureux sur les animaux pour établir l'effet d'un nouveau médicament ne peuvent donner que de maigres informations quant à son effet sur l'homme. Sans aucun doute, la thalidomide avait été soumise aux tests les plus complets ». Et ils ont été acquittés.

Que faut-il penser de l'utilité de la vivisection après ça ?

Le passage cité entre guillemets se trouve à la page 299 du livre de Hans Ruesch, « Ces bêtes qu'on torture inutilement ».

Georgette Cavat,
Essert-Champvent